

En quelques mots

Certains artistes nous accompagnent tout au long de notre existence. Comme un vieux copain, ils sont là dans les coups durs, dans les plus beaux moments. Dans tous ces instants qui font de l'existence de chacun une belle aventure, ils sont là, pas loin, ils constituent la bande son de notre vie.

Joe Dassin était de ceux là. Ses chansons nous ont portés dans les moments de mélancolie, nous ont transportés dans les moments d'euphorie. Ses mélodies simples, ses paroles sans prétention qui parlaient si bien des petites et des grandes choses de la vie, des événements les plus déchirants comme les plus exaltants ont fait de lui un artiste à part, un presque confident qui vous susurre des mots apaisants dans l'oreille, de sa voix grave et chaleureuse.

Certains voient chez lui une sorte de madeleine de Proust musicale. Certains disent que si l'on écoute les chansons de Joe Dassin aujourd'hui encore, c'est sans doute pour se rappeler une période révolue, les années

d'insouciance. Pour se plonger avec délectation dans les premiers slows où, le cœur battant et les mains moites, on allait vers la jeune fille ou le garçon que l'on n'avait pas osé approcher jusque-là pour lui demander de nous accorder la danse. Les premières boums et une France qui entraînait dans la modernité, qui découvrait le show business, ses strass, ses paillettes, ses Barclay, ses Carlos, une France qui, l'espace de quelques années, semblait ne se préoccuper de rien d'autre que de vivre pleinement chaque instant de la vie. Si Joe Dassin n'avait été que cela, il mériterait déjà toute notre considération.

Pourtant, Joe Dassin est bien plus que cela. Pour preuve, le public qui aujourd'hui écoute ses chansons n'est pas celui qui achetait ses 45 tours dans les années 1970. Le public de Dassin en 2010, 30 ans après sa mort, est un mélange de toutes les générations. Enfants, parents et grands-parents se retrouvent facilement autour des douces mélodies mélancoliques qu'il défendait de sa voix vibrante et chaude. C'est qu'il n'est pas question que de nostalgie dans l'univers de Dassin. Ses chansons ont sans doute traversé les années parce qu'elles n'étaient pas réellement d'une époque, mais qu'elles se penchaient plutôt sur les thèmes universels qui de tout temps ont préoccupé les hommes. L'amour sous toutes ses formes, la liberté, la fin des attaches, la recherche des origines, la fuite aussi, mais dans ce qu'elle peut avoir de plus beau et de plus exaltant. Bref, Dassin parle de nous tous et de chacun d'entre nous. Lui-même d'ailleurs disait ne pas voir le public comme un tout, mais plutôt comme la somme des individus qui le composent, une « multitude » diraient les philosophes Paolo Virno et Toni Negri.

Mais ce bon copain, ce confident secret de nos âmes n'était pas qu'une star du show business qui nous racontait des histoires belles et simples. Joe Dassin était un homme de culture, de contrastes, de doutes. Un déraciné, en quête d'une Amérique mythique qu'il ne rencontrera jamais vraiment. Un intellectuel qui a fait le choix d'une forme de futilité, sa fameuse théorie des « bulles de savon » en témoigne. Des petites choses jolies que l'on regarde et que l'on aime parce qu'elles sont jolies, un point c'est tout. Joe Dassin était aussi le fils d'un père à la stature écrasante, un père qu'il finira par dépasser en notoriété. Un fils qui a commencé par marcher à petits pas sur les traces de son géniteur avant de tracer son propre chemin.

Bref, derrière le sourire enjôleur qu'il arborait sur les pochettes des disques, derrière les images de papier glacé, se cachait un homme au cœur fragile. Si fragile qu'il s'est arrêté de battre dans la force de l'âge.

C'est un voyage au cœur de cette existence courte, belle et contrastée que nous vous proposons au fil des pages qui vont suivre.

Samuel d'Odessa

« **C**'est inouï, je ne sais même pas comment je m'appelle ! »

Cette phrase insolite peut surprendre de la part d'une star archicélèbre... Car enfin, qui ignore encore le nom de Joe Dassin ? Est-ce qu'on ne le voit pas régulièrement dans les shows télévisés, est-ce qu'on ne le reconnaît pas dans la rue, est-ce qu'on ne le poursuit pas pour lui demander un autographe ? Ne sait-il pas qu'il est Joseph Ira Dassin, fils du fameux cinéaste Jules Dassin ?

Pourtant ce n'était pas une boutade. Car si Joe Dassin savait vaguement d'où il venait, il avait bel et bien perdu son nom véritable, celui de ses origines. Tel est le destin des exilés, de leurs enfants et petits-enfants.

L'histoire commence au large de New York, à l'aube du XX^e siècle. Quand on arrive en bateau, la première chose qu'on aperçoit à l'horizon est une silhouette familière : la

statue de la Liberté. Sur le socle de la Liberté sculptée par Bartholdi sont inscrits quelques vers d'Emma Lazarus :

*Give me your tired, your poor /
Your huddled masses yearning to breathe free /
The wretched refuse of your teeming shore /
Send these, the homeless, tempest-tost to me. /
I lift my lamp beside the golden door !*

Donnez-moi vos pauvres, vos épuisés /
Vos masses innombrables aspirant au vent de la liberté /
Les misérables rejetés de vos rivages surpeuplés /
Envoyez-les, ces sans-abri, naufragés de la tempête./
De ma lumière j'éclaire la porte d'or !

C'est pour tous les réfugiés la promesse d'une vie meilleure, dans un pays neuf, vaste, plein d'avenir. Il paraît qu'en Amérique, pour peu qu'on soit en bonne santé et un peu débrouillard, on peut facilement faire fortune. Certains racontent même qu'à New York, on trouve de l'argent par terre, dans les rues, qu'il suffit de se baisser pour le ramasser. Il y a tant d'histoires qui circulent parmi tous les aspirants à l'*american way of life*...

En attendant, les arrivants ne sont pas débarqués directement à New York : on les fait d'abord descendre à Ellis Island. C'est une petite île, à cheval entre l'état de New York et celui du New Jersey. Depuis 1892, Ellis Island sert de sas pour les millions d'immigrants qui arrivent entassés sur de grands bateaux partis d'Europe, de Chine ou de Russie... Le voyage est souvent harassant, on est affamé, entassé dans des dortoirs à la promiscuité sordide, parmi d'autres réfugiés en piteux état, à l'hygiène approximative, de pauvres gens plus ou moins

louches, qui ont fui comme vous une autre vie. 5 à 10 000 personnes par jour transitent par cette île, parfois surnommée l'île des larmes à cause des séparations douloureuses entre ceux qui ont été acceptés comme immigrants et les autres. Il arrive qu'un fils ait le droit d'entrer au pays de « l'homme » tandis que le père reste, misérable, chair inutile, ravalée par le cargo sitôt après avoir été déversée. En effet, quand vous arrivez à Ellis Island, on vous fait passer une visite médicale sommaire : on vérifie si vous n'êtes pas sourd-muet, on vous fait tousser pour déceler d'éventuelles maladies infectieuses, on guette d'éventuels signes de débilité mentale...

Si vous n'êtes pas considéré comme une force productive potentielle, vous retournez à vos poux, à votre misère, au désespoir. Si vous êtes déclaré sain de corps et d'esprit, vous voilà autorisé à mettre le pied sur le territoire des États-Unis.

C'est ce qui est arrivé au grand-père de Joe Dassin, Samuel.

Samuel était un jeune apprenti charpentier à Odessa, en Ukraine. Odessa, immense ville portuaire sur les bords de la mer Noire, qui appartient alors à l'Empire russe. À l'origine, c'était une colonie grecque, Odessos, et cette ville gardera toujours quelque chose d'un peu méditerranéen : un sens de l'humour et un goût de la liberté. Au début du XIX^e siècle, c'était un port franc, c'est-à-dire une zone non soumise aux règles douanières : la ville attire toutes sortes d'immigrants, Grecs, Polonais, Caucasiens, Juifs, venus faire du négoce... Mais il ne fait pas toujours bon être juif dans ces régions où les pogroms sont monnaie courante. L'antisémitisme est en effet ancien et

ancré dans ces contrées de l'est de l'Europe. Alors, mieux vaut fuir vers des cieux plus cléments : voilà pourquoi Samuel, âgé de quatorze ou quinze ans, est monté sur un cargo en partance pour l'Amérique et s'est retrouvé à Ellis Island.

Samuel, hélas, ne parle pas un mot d'anglais. Aussi, quand l'officier de l'immigration lui demande son nom, il ne comprend pas la question. Il suppose qu'on lui demande d'où il vient, alors il répond qu'il est « odesite ». Cela sonne presque comme une célèbre scène du cinéma américain, lorsque dans *Le Parrain* de Francis Ford Coppola, le jeune migrant italien se voit affublé du nom de son village d'origine, Corleone. Réalité et fiction sont parfois bien proches lorsqu'il s'agit de ces situations extrêmes.

Aussi, après avoir interrogé Samuel, le fonctionnaire transcrit comme il peut ce qu'il entend sur son registre : Samuel s'appellera désormais « Dassin » (on prononce en anglais : « dessinn »). Quel était son vrai nom, son nom d'autrefois, là-bas en Ukraine ? Samuel ne le dévoilera jamais. Le nom du père, du fondateur de la lignée, est perdu. L'origine reniée. Et cela aura des conséquences sur sa descendance, elle sera pour Jules puis Joe une sorte de membre fantôme, présente parce que totalement absente. Mais pour Samuel, c'est l'avenir qui compte, sur cette terre nouvelle : l'Amérique. Mais sur ses vieux jours, Samuel sera fier, très fier du destin de sa lignée : celle de Jules et de Joe Dassin.

Le père de Samuel était perruquier, il avait, paraît-il, travaillé notamment pour le grand opéra d'Odessa : de là vient peut-être ce goût pour le monde du spectacle trans-

mis depuis cet arrière-grand-père mythique. Samuel, lui, sera barbier, passionné de grande musique, amateur de théâtre et de danse... Il épousera Berthe Vogel, une Juive polonaise. Tous deux auront sept enfants, cinq garçons et deux filles.

Après quelque temps passé dans les *slums* du Lower East Side, c'est-à-dire les taudis des hauts quartiers est de New York où se réunissent les immigrants d'origine juive, le couple Dassin déménage à Middletown, dans le Connecticut, un état plus riche et plus paisible situé à l'est de New York, où un charpentier peut facilement trouver un emploi dans la construction.

Samuel veut offrir à ses enfants une vie meilleure, à l'abri de la violence qui dévore l'Europe depuis toujours, il veut surtout leur donner la chance d'accéder au « rêve américain », même si ça n'est peut-être qu'un rêve...

La jeunesse de Jules

C'est donc à Middletown que naît le 18 décembre 1911 Julius Moses Dassin, le père de Joe. Juif russe donc (son deuxième prénom, Moses, est l'équivalent anglophone de Moïse), Julius est aussi un peu polonais. Du côté maternel, il y aurait même un ancêtre parisien, grognard dans l'armée de Napoléon... La famille se réinstalle à New York dans le quartier noir de Harlem, 125^e rue. Comme tous les gamins de familles nombreuses entassées dans des logements étroits, Julius vit surtout dans la rue. Il observe cette société new-yorkaise, où les classes sociales et les communautés de diverses origines se côtoient sans se mélanger. La pauvreté, les communautés qui se referment sur elles-mêmes dans un réflexe d'autodéfense, pour survivre dans une Amérique si dure, où chacun a certes sa chance, mais ne peut compter que sur ses propres forces pour y arriver, cela lui forge pour toujours un regard, une conscience politique qui le tiendra

toute sa vie... et lui vaudra quelques problèmes. Et ce n'est pas par hasard s'il deviendra plus tard l'un des grands cinéastes de la ville, l'auteur de *La Cité sans voiles* et des *Bas-fonds de Frisco...*

Scolarisé dans le Bronx, Julius obtient son bac en 1929. C'est un jeune homme très séduisant, malgré ou grâce à une légère coquetterie dans l'œil, qu'il transmettra d'ailleurs à ses trois enfants. Quelque temps auparavant, Julius a rencontré une jolie fille, Beatrice Launer. Elle a treize ans, lui dix-sept. Ils tombent fous amoureux. Née en 1915, Bea est juive elle aussi. Son père, venu de l'Empire austro-hongrois, débarquant à Ellis Island à l'âge de onze ans, travaille comme coiffeur dans le Bronx. Elle joue du violon en virtuose, réussit même à intégrer une école prestigieuse, la Julliard Academy.

Julius et Bea se marient en 1933. Ils voyagent en Europe, passent par l'Allemagne alors secouée par un séisme politique : la prise du pouvoir par les nazis. Le chancelier Hitler vient en effet d'être élu à la tête du pays, et son programme politique est une monstrueuse aberration. Plus encore que la personnalité de ce nouveau dirigeant, c'est l'adhésion d'un peuple enthousiaste qui inquiétera les deux jeunes mariés. La foule lorsqu'elle n'est plus qu'une masse vibrant à l'unisson est capable de choses terribles et perd son esprit critique. Ce voyage aiguisé sans doute leur conscience politique.

Revenu à New York, Julius, passionné de théâtre depuis sa jeunesse, intègre en 1936 une compagnie, l'ARTEF, un acronyme pour ARbeter TEater Farband, « Troupe de Théâtre Proletarien » en yiddish. Il s'agit d'une troupe qui

ambitionne de monter, diffuser et faire connaître le répertoire yiddish, autrement dit la tradition juive d'Europe centrale. Du théâtre engagé, comme on dit aujourd'hui, fait par des militants dans le but d'édifier les masses laborieuses. Julius, qui a dû pour cela apprendre la langue yiddish, fait ses débuts sur les planches comme acteur. Il n'est pratiquement pas payé, mais apprend les rudiments du métier. Très vite, c'est la mise en scène qui l'intéresse et il monte plusieurs pièces dont *200 000* de Sholem Aleichem et *Clinton Street*, dont il est aussi le seul et unique interprète. Plus tard, il sera comédien à l'occasion dans ses propres films. L'été, il fait de l'animation culturelle dans des camps de vacances. Il travaille aussi pour la radio, rédigeant des fictions, adaptant des œuvres littéraires comme *Le Manteau* de Nicolas Gogol, une nouvelle à la fois absurde et pathétique, fataliste et mélancolique, pour en faire des « pièces radiophoniques » suivant une mode très en vogue à l'époque. La radio américaine vit en effet son âge d'or : son impact, son pouvoir de persuasion éclate lorsqu'un feuilleton radiophonique adapté de *La Guerre des mondes* de H.G. Wells et construit comme une bande d'actualité en direct réussit à faire croire à une attaque des Martiens, entraînant un vent de panique sans précédent à travers tout le pays. Nous sommes le 30 octobre 1938 et le responsable de cette immense opération de manipulation collective devient immédiatement célèbre : un certain Orson Welles.

Une semaine plus tard, le 5 novembre 1938, Beatrice accouche de son premier enfant. Il s'appelle Joseph Ira Dassin. Joseph est le prénom biblique classique, mais tout le monde l'appellera toujours Joe. Ira est un hommage

à Ira Gershwin, frère de Georges Gershwin avec qui il cosigna de nombreuses chansons, dont le fameux « Summertime » : un deuxième prénom qui le prédestine à la chanson. Le dimanche soir, ses parents jouent de la musique de chambre, formant parfois un trio ou un quatuor avec des amis : les enfants sont autorisés à écouter le concert avant d'aller se coucher. L'enfance de Joe baigne dans la musique...

Cependant, grâce à l'agence Williams Morris, son père Julius est devenu, sous le nom de Jules Dassin, metteur en scène de théâtre à Broadway. En 1940, un homme qui travaille pour un studio de Hollywood lui propose de tenter sa chance dans le cinéma : « Vous avez le sens de la mise en scène et du visuel. Vous devriez aller là-bas, on a besoin de gens comme vous. »

Au départ, Jules fait la fine bouche : c'est plutôt le théâtre qui l'intéresse. Issu d'une famille européenne, il est bien plus attiré par cet art noble et ancien. L'industrie cinématographique a sans doute quelque chose d'un peu vulgaire à ses yeux. Mais tout de même, le cinéma est un art encore neuf, riche en possibilités. Et puis, il a découvert récemment le cinéma soviétique, celui des grands maîtres, Poudovkine et Eisenstein dont les grandes fresques sociales et historiques l'ont vivement impressionné. On pense notamment aux œuvres majeures telles que *Le Cuirassé Potemkine* qui allie à la fois une incroyable esthétique visuelle et un message social et politique extrêmement puissant. Sans doute Jules y verra-t-il un modèle. Et puis, on lui propose 250 dollars par mois, ce qui n'est pas négligeable à cette époque... Cap donc sur la Californie. La famille Dassin s'installe à

Los Angeles, avenue Bronson, non loin des studios de la Metro Goldwyn Mayer. Ils y resteront une dizaine d'années. La « Cité des anges » est une ville de contrastes, une immense agglomération écrasée de soleil, une ville à la fois dure et insouciante. De Los Angeles, Joe dira que c'est « une espèce d'énorme banlieue, composée de petites maisons avec une pelouse devant et un jardin derrière... » Mais la Californie sera sa référence absolue, Joe s'en souviendra comme d'un véritable paradis terrestre, avec ses plages immenses, ses collines verdoyantes, ses rangées de palmiers le long des *highways*... Il y reconnaîtra toujours, selon sa propre expression, « des atavismes d'enfance... Et chaque fois que j'y retourne, il y a une espèce de chaleur qui m'envahit et qui fait que je sais que je suis, à la base, californien... »

La maison des Dassin a deux étages. Au premier se trouve la chambre des enfants – car la famille s'agrandit : Joe aura deux petites sœurs, Richelle, dite Ricky, née en 1940, deux ans presque jour pour jour après lui, et Julie, née le 19 juillet 1945. Toute sa vie, Joe gardera une forte complicité avec ses deux sœurs, qui le surnomment « Curly Head », tête bouclée. Ricky participera à l'écriture de nombreuses chansons de Joe, jusqu'en 1975. Joe de son côté soutiendra la carrière de Julie quand elle s'essaiera elle aussi à la chanson sous le pseudonyme de Julie D. : il l'engagera pour qu'elle chante en première partie et signera même pour elle la chanson « Je suis amoureuse d'un plombier ».

À Hollywood, Jules Dassin réalise d'abord un court métrage adapté d'Edgar Poe, *Le Cœur révélateur*. Une

courte et inquiétante nouvelle qui voit un homme assassiner un vieillard, sans raison aucune. Peut-être Jules Dassin a-t-il vu dans ce texte une réminiscence de *Crime et Châtiment* de Fiodor Dostoïevski, quelque chose qui le ramenait à sa culture d'origine, celle de l'Europe centrale et orientale.

Quoi qu'il en soit, le film, que lui-même jugera « très mauvais », sera vite oublié. Jules se rend à l'évidence, cinéma et théâtre sont deux métiers distincts. Il lui faudra d'abord faire ses armes comme assistant.

Il travaille sur deux films interprétés par l'une des stars les plus en vue de l'époque : Carole Lombard, madame Clark Gable à la ville. Ces deux films sont : *They Knew What They Wanted* de Garson Kanin, puis *Mr and Mrs Smith* (*Joies matrimoniales* en français), une comédie réalisée par Alfred Hitchcock. Un ovni dans l'œuvre du maître, une petite comédie à laquelle Hitchcock lui-même n'accordera qu'un intérêt syndical.

Ce film sera d'ailleurs tout juste évoqué lors des fameux entretiens du cinéaste avec François Truffaut. Cependant, Jules est très impressionné par le savoir-faire d'Hitchcock, qui ne se prive pas de lui enseigner son art en lui prodiguant de nombreux conseils techniques.

« Maintenant, je sais comment il faut faire », déclare Jules à la fin du tournage. Hitchcock lui donne une dernière recommandation : « Surtout, évitez trois choses : ne tournez jamais ni avec des enfants, ni avec des animaux, ni avec l'acteur Charles Laughton ! »

Trois ans plus tard, Jules réalisera une adaptation modernisée du *Fantôme de Canterville* d'Oscar Wilde, avec une petite fille, Margareth O'Brien, une chèvre... et Charles Laughton.

Mais pour l'heure, Jules aiguisé sa technique. Il réalise des petits films de commande destinés par exemple à prévenir les maladies vénériennes, et projetés aux jeunes soldats dans les casernes. Ce n'est qu'en 1942 qu'il tourne enfin son vrai premier film, *Nazi Agent*, une histoire d'espionnage avec Conrad Veidt dans le double rôle de deux frères jumeaux : l'un est un honnête citoyen américain, l'autre un redoutable agent nazi.

C'est bien sûr l'Américain qui gagne à la fin, tuant l'affreux nazi au terme d'une lutte sans merci !

Les États-Unis viennent d'entrer en guerre et le cinéma participe à sa façon au combat. L'effort de guerre est partagé par tous, et si l'industrie américaine produit des armes et des *destroyers* en quantité pour équiper ses militaires, le monde du spectacle de son côté tente de soutenir le moral des troupes et de mobiliser le peuple. Jules enchaîne d'ailleurs sur un autre film engagé, *Quelque part en France* (*Reunion in France*), où une femme française courageuse et patriote (Joan Crawford) abrite un officier anglais (John Wayne) dans Paris occupé : à la fin du film, un avion dessine dans le ciel le mot « Courage »...

Cela peut aujourd'hui paraître un peu ridicule, mais on peut imaginer que le contexte de l'époque ne permettait pas encore à Jules de réaliser des œuvres plus personnelles et plus ambitieuses. Mais cela viendra...



Fils de Jules Dassin,
réalisateur et de Béatrice
Launer, violoniste virtuose,
Joe Dassin passe son
enfance aux États-Unis.



Après un doctorat d'ethnologie,
Joe travaille comme technicien
pour son père, puis fait des
figurations comme dans *Celui
qui doit mourir* (1956).



Joe Dassin



En pleine déferlante Beatles, Joe Dassin incarne l'image d'une Amérique romantique, épris de grands espaces et de liberté. Il enchaîne les tubes : *Les Daltons*, *Guantanamo*, *Cecilia*, *L'Amérique...* Un succès qui le porte sur la scène de l'Olympia en 1969.

